

Alfred de Musset, l'enfant du siècle a 200 ans

Au cours de ce mois de décembre, le panthéon littéraire français est à l'honneur, célébrant deux illustres figures, nées chacune à un siècle d'intervalle: Alfred de Musset et Jean Genet. Mais si le second est d'ors et déjà fêté à coups sûr dans l'ensemble des revues spécialisées paraissant en cette fin d'année, le premier paraît tomber peu à peu dans l'oubli, ou du moins s'engluer dans une mémoire collective floue, lui associant mécaniquement les mêmes poncifs éculés d'un romantisme mal compris, et le renvoyant sans plus tarder au rang d'auteur poussiéreux pour bac littéraire. Or, rien, absolument rien, n'est plus éloigné de Musset que cet académisme bon teint, dépassé et conformiste. Dédions par conséquent cet article à ce poète génial dont le bicentenaire sonne aujourd'hui, 11 décembre 2010.

L'histoire de Musset, c'est l'histoire d'un enfant. Il le reconnaîtra explicitement lui-même, intitulant son unique roman, à coloration hautement autobiographique, *La Confession d'un enfant du siècle* (1836). Tous ceux qui le croiseront tout au long de son existence en diront la même chose. Un enfant, Peter Pan avant la lettre, s'arc-boutant malgré les années sur une jeunesse insolente et scandaleuse. Un enfant précoce d'abord. A 20 ans, Musset s'est déjà fait un nom dans les salons de la haute société parisienne. Ses *Contes d'Espagne et d'Italie* (1830) dénotent dans le paysage des lettres françaises. Ses vers d'une grande liberté de tons et de formes hérissent les quelques cheveux restant sur les pauvres têtes des vieilles gloires du classicisme. Pourtant, Alfred répugne à se voir accolé l'étiquette de romantique. Son indépendance farouche lui interdit de collaborer avec la nouvelle école, et ses thèmes empruntés à l'Orient ne sont parfois rien d'autre que de brillants pastiches ne visant qu'à se moquer ouvertement d'un sujet très en vogue à l'époque chez les jeunes littérateurs. Ayant côtoyé dès son adolescence le Cénacle où brille déjà de mille feux un certain Victor Hugo, il le quitte rapidement, ne pouvant supporter l'adulation ambiante autour du « maître ». Il sera ainsi absent de ce haut fait d'arme du romantisme que sera en février 1830 la bataille d'*Hernani*. Il préfère tenter sa propre chance au théâtre. Mais l'échec de *La Nuit vénitienne* le décourage à jamais de la scène. C'est alors que lui vient l'idée qui, paradoxalement, fera sans doute de lui le plus grand auteur dramatique de son siècle: se soustrayant aux critiques et au public, Musset compose des pièces destinées à la lecture. Il regroupera ainsi l'ensemble de ses productions dramatiques sous le titre *Un spectacle dans un fauteuil*. Libéré des exigences, notamment techniques, de la scène, le jeune écrivain peut lâcher la bride à son imagination et à ses tourments. Ainsi naîtront *Les Caprices de Marianne* (1833), *On ne badine pas avec l'amour* (1834), *Fantasio* (1834), et surtout, en 1834, le chef d'oeuvre du théâtre romantique français, *Lorenzaccio*.

Si *Lorenzaccio* est la pièce phare de Musset, c'est qu'elle est sans nul doute l'oeuvre où l'auteur sut mettre le plus de lui-même. Lorenzo, jeune homme déchiré entre ses rêves de grandeur et de gloire, et sa vie de débauches et d'orgies, c'est Musset dans sa chair et dans son sang. Trop idéaliste pour se satisfaire du monde, trop lucide pour croire aux chimères, voilà Alfred de Musset. Tous ses héros en sont des doubles. Que l'on songe à Frank dans *La Coupe et les Lèvres*, à Perdican dans *On ne badine pas avec l'amour*, à Valentin dans *Il ne faut jurer de rien*, toute l'oeuvre de Musset est traversée, construite même, fondée, sur cet abîme de mélancolie ne pouvant trouver sa fuite uniquement dans la révolte suicidaire ou dans l'alcool, la nuit et les plaisirs sataniques des bordels. A l'inverse de Victor Hugo, son meilleur ennemi, Musset est insensible à toute idée de progrès. « Le monde n'est qu'un égoût sans fond » écrit-il. La platitude bourgeoise de la Monarchie de Juillet lui laisse le goût amer d'une révolution avortée et de la vanité de l'action des hommes. Il ne lui reste que l'amour, pour se sauver, pour trouver un sens à ce monde absurde. Nous sommes en 1833. Alfred rencontre alors, au cours d'un dîner, une jeune femme de quelques années plus âgée que lui. Son nom, George Sand.

Ce sera la grande histoire d'amour de la vie de Musset. Entre passion, violence et volupté, la relation avec Sand marquera le poète au fer rouge. Il ne se remettra sans doute jamais de la trahison de la jeune femme, le trompant avec le médecin Pagello lors d'un séjour des deux amants à Venise.

Musset l'éternel enfant, le jeune garçon avide au tempérament de feu, gardera la blessure jusqu'à sa mort. Il y puisera ses plus beaux textes. Il emprunte à Sand le sujet central de *Lorenzaccio*, pour en faire une toute autre pièce; *La Confession d'un enfant du siècle* n'est ni plus ni moins le récit de son histoire avec son illustre amante; enfin, entre 1835 et 1837, Musset compose ce qui reste pour nous aujourd'hui son chef-d'oeuvre poétique, le cycle des *Nuits*, quatre long poèmes interrogeant le sentiment amoureux, sa douleur, sa violence, sa beauté. Jonglant avec les vers et les métriques, Musset y fait étalage à la fois de sa virtuosité de poète mais aussi de sa profondeur de sentiment. On n'y reconnaît plus l'adolescent insolent et orgueilleux, provocateur à souhait de ses premiers textes. Il s'y met à nu, plongeant sa plume au fond d'un désespoir qui ne le quittera plus. Déçu des hommes et de l'amour, il ne peut dès lors trouver de planche de salut, de dernière branche où se raccrocher, pour ne pas sombrer. Il sait avant Nietzsche que Dieu est mort, et son poème *L'Espoir en Dieu* témoigne davantage d'une entreprise d'autopersuasion devant un vide qui l'angoisse qu'une parole de foi véritable.

Après les *Nuits*, Musset en a quasiment fini avec son oeuvre. Il ne parvient jamais à surmonter le sentiment de l'amour déçu et peu à peu sombre dans ce qu'aujourd'hui l'on nommerait dépression, et ce que lui nommait ennui, ou « mal du siècle ». A moins de trente ans, Musset à tout dit. Durant les vingt ans qui le séparent encore de sa mort, il va errant, écrivant des textes de commande pour continuer à vivre, parfois délicieux, mais souvent bien loin de sa verve d'antan. Il s'abîme dans l'alcool et les nuits de débauche. Il va parcourant à la fois les dîners en ville et les bordels des bas-fonds de Paris. En 1852, c'est un fantôme qui est reçu à l'Académie Française. Une réception que ses contemporains lui accordent comme forme d'encouragement à continuer, à dépasser ses tourments d'adolescents incompris pour donner enfin au monde une grande oeuvre, immortelle. C'est que ces ignorants sont restés aveugles aux trésors que le poète a déjà puisés dans son mal-être, et que les chef-d'oeuvres d'Alfred sont déjà imprimés, et non pas à venir. Le poète n'est alors que l'ombre de lui-même. Il s'éteint le 2 mai 1857, dans l'ignorance quasiment générale.

1857, soit l'année où Baudelaire fait paraître ses *Fleurs du Mal*. Comme un passage de témoin de l'aîné au cadet. Par son ennui existentiel, son goût pour les plaisirs faciles et les scandales, Musset annonçait en effet Baudelaire. Sa précocité, son insolence, et ce génie tarit à moins de vingt-cinq ans préfiguraient Rimbaud. Et plus près de nous, que l'on songe à ce dandy un rien cynique mais aux inspirations géniales, à cet écorché vif s'abîmant dans l'alcool et aux bras des femmes, et l'on songe à Gainsbourg. Que l'on songe à ce poète maudit, déchiré entre mélancolie et rage de vivre, à cet assoiffé que rien n'étanche, à cet idéaliste en deuil d'idéal, et l'on songe à Kurt Cobain. Et à d'autres...

« Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux » disait-il, ou encore, « Alors s'assit sur un monde en ruine une jeunesse soucieuse ». Qui a su parler aussi bien d'aujourd'hui? Poète de la jeunesse éternelle et écrivain adolescent, Musset est plus que jamais notre contemporain. Dépoussiérez vos étagères, Alfred de Musset a vingt ans. Pour la dixième fois.